

garda avec ce sourire qui ne s'efface jamais et me répondit: "Assez bien". Je lui dis: "N'avez-vous pas besoin d'un peu de protection?" "Ah! non", répondit-il; "tout ce qu'il nous faut, c'est un champ libre, sans faveur pour personne". "Mais", ai-je continué, "n'avez-vous pas besoin de quelque chose?" Et lui de répondre: "Ma foi," je voudrais qu'on construisît cette ligne de Mawer à Dunblane et qu'on permit au blé et à la houille de se diriger librement vers Moosejaw par la voie naturelle, de manière à aider l'autre extrémité du National-Canadien. Nous avons \$200,000 pour porter le rendement de notre moulin à 5,000 barils par jour; il est aujourd'hui de 3,000 et nous placerons cet argent si cet embranchement est établi." Je lui dis qu'il se contentait de peu.

Je me suis ensuite rendu chez quelques-uns de mes amis, des commerçants de gros. Moose Jaw est un centre de distribution et possède cinq ou six grandes épiceries. Je me rendis dans l'une d'elles et demandai au gérant comment allaient les affaires. Il répondit qu'elles allaient assez bien; que le pouvoir d'achat des gens diminuait dans tout le pays, mais que la maison n'épargnait rien pour s'approvisionner sur les marchés les plus économiques, de manière à offrir des occasions. Cependant, l'inconvénient provient de ce que, dans ce cas, l'article de la loi interdisant les méventes gâte tout. Qu'on supprime cet article afin que nous puissions nous procurer quelque chose de bon marché pour nos gens. "Fort bien!" ai-je répondu. Sept ou huit grandes compagnies d'exploitation forestière ont leur siège à Moose Jaw, et elles ont établi dans les trois provinces de quarante à cent vingt postes de distribution. Aussi ai-je cru que des membres de ces compagnies pourraient me dire assez exactement quelle était la situation. Je me suis rendu dans un établissement et j'ai demandé au gérant comment il trouvait les affaires. "Vous recevez constamment des lettres de vos succursales", lui dis-je, "et vous devriez être en état de me le dire". Il me répondit: "Pour dire vrai, le cultivateur manque de plus en plus d'argent". Je lui demandai si je pouvais faire quelque chose pour lui. "Oui", dit-il, "le bois est indispensable en ce pays pour loger nos gens, et si le Gouvernement supprimait la taxe de consommation sur le bois, cette démarche nous aiderait". Je lui fis remarquer que le Gouvernement le ferait probablement s'il n'avait pas oublié, car personne ne s'y opposerait, et la population en tirerait un grand parti.

Les chemins de fer convergent vers Moosejaw, qui est aussi un foyer de meunerie; des milliers et des milliers d'individus endossent

des salopettes et apportent leur dîner lorsqu'ils vont travailler. Je me rendis auprès de quelques-uns et leur demandai ce qui les inquiétait. Ils me répondirent que leur salaire était raisonnable, mais que la cherté de la vie leur permettait à peine de nourrir leurs familles et de faire instruire leurs enfants. M'étant ensuite adressé aux salariés, je me suis encore heurté à la même réponse—la cherté de la vie. Cela commençait à m'agacer, et j'entrai dans quelques magasins de détail. Je vis les propriétaires. "Ici encore, l'inconvénient provient de la cherté de la vie. On me dit que pour livrer vos marchandises au comptoir vous recevez le tiers du prix qu'obtient le producteur. Qu'avez-vous à répondre?" Et eux de dire: "Nous n'y pouvons rien. Voyez les loyers que nous payons. Nous déboursions \$400 par mois pour ce magasin". Je réponds: "Je verrai à cela", et je me rends chez le propriétaire. "Pourquoi exigez-vous des marchands des loyers si élevés qui rendent la vie encore plus chère?" Il me répond: "Je n'y puis rien. Songez aux taxes que je paie". Je vais trouver le maire pour lui dire: "Quelle est votre idée en imposant de pareilles taxes?" "Eh bien!" dit-il, "les deux tiers de nos taxes ne dépendent pas de notre volonté; il nous faut servir l'intérêt de nos obligations voilà le hic." Je commence à réfléchir à tout cela. Je vois ici des citoyens de Toronto. L'un me disait ce soir: "Nous avons un beau réseau de tramways". Un autre représentant de cette ville déclarait ces jours derniers: "Nous avons dépensé tant de millions pour l'aménagement de la façade riveraine et tant pour le palais de l'agriculture. Quelle merveilleuse cité que la nôtre!" Et c'est une belle cité. Cependant, les cités de tout le Canada prennent exemple sur Toronto. Voilà l'inconvénient. Souffrez que je cite une nouvelle publiée dans un journal que je lisais l'autre jour. La voici:

Dans un rapport au conseil municipal, le commissaire des finances, M. Ross, rappelle dans les termes suivants le besoin de pratiquer l'économie: "Il n'y a pas d'exagération à dire qu'une espèce de folie s'est propagée dans le domaine entier de la finance. En tant que particuliers, nous vivons mieux que notre bourse ne le permet, et en tant que citoyens, nous avons dépensé sans réfléchir et nous avons si lourdement hypothéqué la ville que nous et nos enfants, nous gémirons sous le fardeau."

Or, tous les sujets que les députés ont traités au cours du présent débat ne se rapportent pas au véritable problème. J'espère que je ne me trompe en exprimant l'opinion que je vais faire connaître; j'espère que dans cinq ans d'ici, si un député tombe sur le harnais de ce soir et lit mon discours, il pourra dire: "Cet homme ne connaissait pas la